

Épilogue

Après un temps de silence ou un fond musical approprié, ces quelques propos en voix off.

— X —

J'étais reparti avec tout ce que j'avais entendu en cette nuit de Noël.

Sur le chemin du retour, certaines de ses paroles me revenaient. Je saisisais le bien-fondé de ses propos, mais je ne parvenais pas à « croire » que tout cela pût être vrai. Oh ! J'avais bien essayé de vivre les consignes qu'il m'avait données pendant l'été, notamment cette petite phrase, « Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse », que je répétais à la façon du pèlerin russe (¹) ; mais quelque chose grippait. Il demeurait en moi une sorte de perplexité dont je ne parvenais pas à m'extraire.

C'est dans cet état d'esprit que j'ai traversé les quelques mois qui ont suivi. Jusqu'au jour où toute la clarté sur mon attitude intérieure me fut dévoilée, un peu par hasard, mais était-ce vraiment un hasard ?

Un ami avait voulu m'entraîner dans un lieu de pèlerinage. Je l'avais accompagné, mais sans conviction. Le site ne m'avait d'ailleurs guère emballé.

Le soir, avant de nous en retourner, cet ami avait voulu « Lui rendre une dernière visite » comme il aimait à le dire. C'est ainsi que je me suis retrouvé devant le Saint Sacrement qui était exposé sur un autel. Tandis qu'il se recueillait dans le silence, je restais là, assis sur un banc, un peu en arrière de lui, et je regardais ce qui se passait tout autour de moi.

Arrive alors un homme d'âge mûr, qui avait une belle prestance, de celle qui impose naturellement le respect. C'était manifestement le

¹ Ce pèlerin qui ruminait sans cesse la prière : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi, pauvre pécheur ».

genre « grand monsieur bien en vue » et, du haut de son mètre nonante, il impressionnait. Je vis alors cet homme tout doucement se mettre à genoux sur le dallage de l'édifice et rester là de longues minutes sans bouger, dans un recueillement « on ne peut plus religieux ». Sur le moment même, je ne fis que regarder, sans même me rendre compte que ce qui se passait à cet instant allait avoir des répercussions très fortes en moi dans les mois qui allaient suivre.

Car l'événement resta ancré dans ma mémoire. Il me revenait souvent à l'esprit, au point d'en être agacé. Et cet agacement persista tant que je ne compris pas ce qui me gênait tant. Il perdura jusqu'à ce que je saisisse ce qu'il y avait d'inconcevable pour moi dans une telle attitude : « Me » mettre à genoux ! Entrer dans une attitude physique d'abaissement, consentir à me faire « petit » devant « je ne sais qui » en qui je ne croyais pas vraiment ; c'était trop ! Non, je ne pouvais pas y consentir.

Le temps passa. L'été suivant, lors d'un tour à vélo dans les campagnes environnantes, je m'étais arrêté près d'une chapelle qui était au milieu des champs. Pour être un peu plus au frais, j'avais poussé la porte et j'étais entré. Les propos d'un humoriste me revinrent alors subitement : *« En passant devant une vieille église, j'ai vu une lumière. Intense, insoutenable. C'était Dieu, Dieu qui priait... Je me suis dit : Qui prie-t-il ? Il ne se prie pas Lui-même. Non, il priait l'homme ... il me priait moi. Il doutait de moi comme j'avais douté de lui. Il disait : « Oh ! homme, si tu existes, un signe de toi ! » J'ai dit : « Mon Dieu, je suis là ». Il m'a dit : « Miracle ! une humaine apparition ! » J'ai dit : « Mais, mon Dieu, comment pouvez-Vous douter de l'homme puisque c'est Vous qui l'avez créé ? » Il m'a dit : « Oui, mais il y a si longtemps que je n'en ai pas vu dans mon église, je me demandais si ça n'était pas une vue de l'esprit »* ⁽²⁾. Mes pensées vagabondant autour de ce sujet et l'image de l'homme agenouillé enfouie dans ma mémoire se télescopèrent. Surgit alors une idée qui me choqua, tant et si bien que je fis tout ce que je pus pour ne plus y être confronté. Mais elle me revenait, et elle en devenait presque obsédante : « Et si j'acceptais, ne fût-ce qu'une fois, de faire comme cet homme. » Mais tout en me murmurant ces quelques mots, je ressentais que tout en moi se figeait. J'étais comme paralysé, incapable de faire ce simple geste de me pencher vers le sol. J'avais beau me dire que je m'abaissais tout au plus d'un demi mètre, rien n'y faisait. Cela en devenait absurde, jusqu'au moment où, sans comprendre, j'acquiesçai. Je me suis alors retrouvé à genoux devant le crucifix de cette petite chapelle. Je n'en revenais pas : j'étais bien là, à genoux. Et je sentis

² Ce sont ceux de Raymond Devos dans le sketch « *L'homme existe, je l'ai rencontré* », dans *Sens dessus dessous*, Éd. Le Livre de Poche.

alors fondre en moi la démesure de ce que j'avais été jusqu'en cet instant. Comment avais-je pu être aussi orgueilleux ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agissait. Et je suis sûr d'une chose aujourd'hui : c'est Lui qui m'agenouilla, tant il m'apparaît clairement maintenant que j'étais prostré dans mon « ego », incapable de m'en remettre à cet Autre, à Lui, à ce Dieu que je pressentais pourtant, mais sans vraiment oser la rencontre. Ce petit geste, me mettre à genoux, avait rompu la muraille qui m'empêchait de progresser. C'est au cœur de ce petit geste, j'en suis certain maintenant, qu'Il est venu me rejoindre.

Je suis revenu plusieurs fois en ce lieu qui avait été le théâtre de mes tergiversations spirituelles. Il me devint de plus en plus facile de m'agenouiller à même le sol, d'être en cette Présence qui se donnait si discrètement. En fait, je devenais peu à peu un croyant, et je ne savais même pas comment cela m'arrivait. Je ne pouvais que saisir qu'il y avait en moi du changement, sans vraiment pouvoir en rendre compte.

Le temps passa encore, les jours, puis les mois. Le mûrissement se faisait lentement. Une prière m'anima beaucoup pendant cette période, celle qu'un homme adresse à Jésus dans l'évangile de saint Marc : « Seigneur, je crois – un peu –, mais viens au secours de mon incroyance » (selon Mc 9, 24).

C'est ainsi que je ressentis un jour le désir de renouer avec « la pratique dominicale », comme on le dit encore. Mais pour cela, il fallait que j'accepte de me rendre dans une église, au moment d'une célébration, d'être là avec une assemblée d'hommes que quelque part j'avais toujours regardés de haut. D'autant plus que pour moi, dans ce genre de lieu, il ne pouvait y avoir que des vieux. C'était du moins l'idée que j'en avais, même s'il est vrai que la réalité ne fut guère différente ; sinon que « petit vieux » ou « petite vieille » ne rime pas nécessairement avec « bigot » ou « grenouille de bénitier ». J'y trouvai même l'une ou l'autre personne plus jeune ; mais qu'importe ! Là n'était pas l'essentiel de ce que je venais y rechercher.

Renouant avec un passé lointain, j'ai ainsi commencé à fréquenter cette petite assemblée de village. Car pour des raisons plus culturelles qu'autre chose j'avais été baptisé et introduit dans les quelques grands rites de l'Église. En fait, je me sentais un peu comme celui qui avait quitté la famille sur la pointe des pieds et qui tentait maintenant un premier rapprochement.

Il est vrai que, regardée de l'extérieur, cette assemblée avait quelque chose de pitoyable. La célébration exprimait d'ailleurs la pauvreté de cette communauté. La chorale était très ordinaire, sorte de mélange de voix et de crécelles. Et le prêtre marmonnait son homélie dans un style moralisant et

répétitif qui me rappelait ce que j'avais enduré quand j'étais enfant. Mais, assez curieusement, tout cela ne me dérangeait pas outre mesure. Je réalisais ainsi les progrès qui s'étaient opérés en moi.

Enfin, j'avais accepté que si Jésus de Nazareth était l'incarnation plénière de Dieu, aujourd'hui encore cette incarnation demeurait. À partir du moment où j'admettais que Dieu puisse être notre Créateur, je ne pouvais quand même pas refuser qu'il puisse s'incarner selon des modalités voulues par lui ! Et si j'acceptais qu'il puisse s'incarner en Jésus, il était logique de prendre très au sérieux les affirmations du Christ à ses apôtres et à ses disciples. Il était évident d'admettre que Celui qui se présente comme la Vérité (selon Jn 14, 6) puisse se rendre présent à travers notre humanité selon les modalités mises en place par lui. Il n'y avait plus qu'à aller jusqu'au bout de toutes les implications : qu'il puisse prolonger son incarnation à travers des hommes choisis par lui pour être son Église, qu'il puisse être rendu présent dans les gestes particuliers de celle-ci. Ce n'était quand même pas à moi de décider de la façon dont le Seigneur devait venir à moi. Le minimum, en ce qui me concernait maintenant, était d'accepter le chemin que Lui avait mis en place pour nous rejoindre.

J'étais donc décidé à le rencontrer et à communier à sa Présence selon les moyens qu'il avait lui-même établis pour nous rejoindre ; à travers cette Église constituée de ces humains si fragiles et si faillibles. Ses premiers disciples, Pierre en tête, n'en avaient-ils pas été pas les premiers représentants ?

C'était donc à travers cette assemblée villageoise de pécheurs repentants, à laquelle j'appartenais désormais, que je pouvais me laisser rejoindre par le Seigneur. Je finis même par rendre grâce à Dieu d'être au sein d'une telle assemblée, parce qu'elle me renvoyait aussi à moi-même dans ce que j'avais de misérable.

En fait, je fus moi-même étonné de consentir si facilement à ce qui se passait en ce lieu. J'en étais même heureux. Au fond de moi, je commençais à accepter que Dieu puisse vouloir s'incarner d'une façon aussi paradoxale, en un homme rejeté et cloué sur la croix et qui, par sa résurrection prolongeait son incarnation dans l'Église, jusque dans cette humble assemblée dans laquelle je me trouvais. Même misérable, elle demeurait le lieu de sa Présence, non d'abord à cause des chrétiens qui y étaient, mais à cause de Lui ! Il me semblait de plus en plus évident que lorsque l'Église célèbre l'Eucharistie, que lorsqu'elle offre le pain et le vin, et qu'ils sont consacrés à travers les paroles, « Ceci est mon corps », « Ceci est mon sang », c'est le Seigneur lui-même qui s'offre à nous : Il est là, quelle que soit la vigueur et le mérite de la communauté réunie en son nom.

Je suis heureux d'avoir pu recevoir de reconnaître que les apparences ne sont pas l'essentiel, et que toute célébration, même modeste peut être le lieu de sa Présence.

Tant il est vrai que c'est le fond qui prime sur la forme et non l'inverse ! Même s'il est vrai que la forme liturgique d'une célébration a aussi son importance ⁽³⁾, même s'il est évident qu'une célébration soignée est une aide précieuse pour vivre la rencontre avec le Seigneur, l'essentiel, c'est que le Seigneur soit présent et qu'Il se donne à ceux qui viennent s'offrir à lui tels qu'ils sont.

Je rends grâce au Seigneur de venir ainsi demeurer au cœur de notre misère, et jusque dans la mienne, pour nous faire devenir selon son désir. Et comme le disait un archevêque dont le nom m'échappe, « nous n'aurons pas assez de l'éternité pour rendre grâce de tout ce que le Seigneur a fait pour nous ».

Grand silence...

³ Celle-ci doit notamment correspondre aux intentions générales de l'Église.

